

# Comparaison entre la *Notice* de Gence et celle de la *Biographie universelle* de Michaud.

*Notice biographique sur Louis-Claude de Saint-Martin ou le Philosophe*

*Inconnu*

*In eo spiritus veritatis loquebatur,  
et non cognoverunt eum*

par **Jean-Baptiste-Modeste Gence**

(1er septembre 1824)

Paris,

Imprimerie de Migneret,

rue du Dragon, n° 29

1824

*Biographie universelle ancienne et nouvelle*

ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus et leurs crimes.

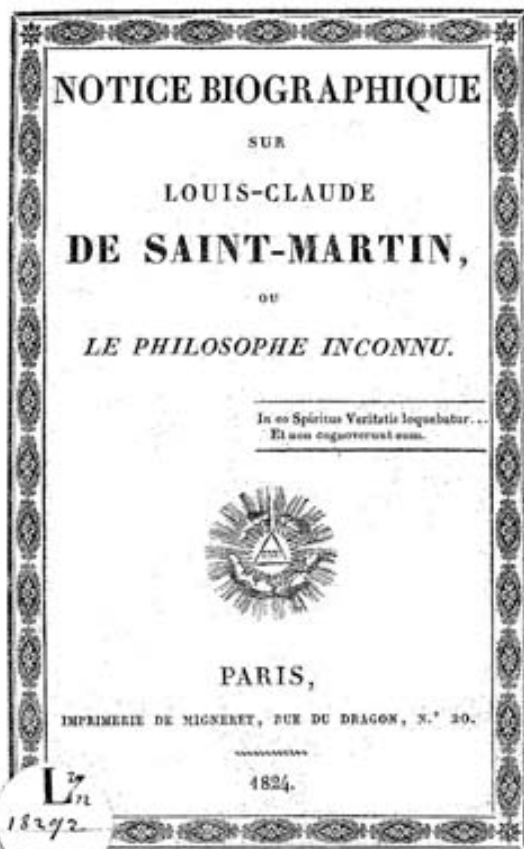
Rédigé par une société de gens de lettres et de savant,

Tome quarantième

A Paris, Chez L. G. Michaud, Libraire-Éditeur.

Place des Victoires, n° 3.

1825



## Introduction

L'article sur *Louis-Claude de Saint-Martin* par Jean-Baptiste-Modeste Gence a été publié dans la *Biographie universelle ancienne et moderne*, de L. G. Michaud, tome XL, pages 19-28, Paris, 1825. Gence, à la lecture de cet article, considère que sa Notice a été « tronquée et défigurée ; [que] la doctrine de l'Auteur travestie, ses motifs dénaturés, ses sentiments calomniés ; enfin, [que] l'on a osé joindre le plagiat à l'outrage ».

Aussi, J.-B.-M. Gence décide de publier la *Notice* originale à ses frais, chez Migneret. La date du 1<sup>er</sup> septembre 1824 a sûrement été arrangée de façon à présenter cette *Notice* comme antérieure à l'article de la *Biographie universelle* de Michaud et de justifier ainsi le *plagiat* (1<sup>1</sup>).

Dans la foulée, la *Revue encyclopédique* rend compte de la *Notice* de Gence en ces termes (2<sup>2</sup>) :



« 99. — Notice biographique sur Louis-Claude de Saint-Martin, ou le Philosophe inconnu, avec cette épigraphe : In eo spiritus veritatis loquebatur, et non cognoverunt eum. Paris, 1824; in-8° de 28 pages ; M. (J.-B.-M.) Gence, connu par plusieurs ouvrages, surtout par une nouvelle et excellente traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et par divers articles de la *Biographie universelle*, se plaint, dans la préface de cette notice, de ce qu'elle a été tronquée et défigurée dans la *Biographie universelle*. — On sait que M. de Saint-Martin, dont il décrit la vie et indique les ouvrages, né le 18 janvier 1743, à Amboise, et mort le 13 octobre 1803, près Paris, fut un célèbre illuminé, un théosophe, et, comme dit M. Gence, un modeste savant et un spiritualiste si profond, qu'il est souvent impossible de le comprendre. Sa théosophie plus étendue que celle des anciens

brahmanes, des bouddhistes, de Socrate, de Platon, des juifs cabalistes, des sophis [*sic*] on moines musulmans, et des grands alchimistes du XVI<sup>e</sup> siècle, n'est pas exempte de quiétisme ; elle ressemble beaucoup à celle de Jacob Bœhm, longtemps pâtre, et cordonnier, avant qu'il écrivit ses ouvrages obscurs sur de prétendus secrets rapports entre le ciel et la terre ; elle a aussi des points de contact avec certaines doctrines de Swedenborg, dont il semble pourtant n'avoir pas adopté la nouvelle Jérusalem venue du ciel en 1757. En un mot, la théorie mystérieuse de M. de Saint-Martin est bâtie sur le théisme et sur la religion chrétienne, à laquelle il ajoutait, comme tous les théosophes, et retranchait ce qu'il jugeait à propos, d'après ce qu'il apprenait ou croyait ap [200] prendre en unissant son âme au principe universel. Martinez Pascalis, autre théosophe, mais docteur théurgique, avait été le premier maître de M. de Saint-Martin ; le second fut Jacob Bœhm dont il traduisit plusieurs ouvrages. De son nom et de celui de Martinez est venu le nom de *martinisme*, pour désigner la doctrine commune d'illumination et de correspondances qu'ils ont enseignée toute leur vie. (Voy. *Histoire des*

<sup>1</sup> On peut trouver cette *Notice* sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57874577> et/ou sur Google livres : <http://books.google.fr/books?id=v9M7AAAaAAJ>

<sup>2</sup> *Revue encyclopédique ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans les sciences, les arts industriels, la littérature et les beaux-arts* ; par une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de lettres. Tome XXIV. Paris, au bureau central de la revue encyclopédique, rue d'Enfer Saint Michel, n° 18. Octobre 1824. <http://books.google.fr/books?id=a9YFAAAAQAAJ>.

*sectes religieuses* ; par M. GRÉGOIRE, ancien évêque de Blois, tome I<sup>er</sup>, p. 400 et suiv.). Il faut avouer que, dans les livres des théosophes, il y a parfois des développements dignes d'attention et d'intérêt. LANJUINAIS (3) ».

Mais avant 1824, d'autres *Notices* sur le *Philosophe inconnu* avaient été publiées :

#### **1804 – Archives littéraires de l'Europe**

*Archives littéraires de l'Europe* ou Mélanges de littérature et d'histoire et de philosophie. « Notice historique sur les principaux ouvrages du Philosophe inconnu et sur leur auteur Louis-Claude de Saint-Martin », par René Tourlet - Tome premier. Pages 319-336 - et Une conversation avec Saint-Martin sur les spectacles, par Joseph Marie de Gérando] - Pages 337-340. <http://books.google.fr/books?id=eL0UAAAAQAAJ>. Cette Notice est publiée sur le site du Philosophe inconnu : [www.philosophe-inconnu.com/Homme/notice\\_tourlet\\_1.htm](http://www.philosophe-inconnu.com/Homme/notice_tourlet_1.htm)

#### **1807 - Biographie moderne ou dictionnaire biographique**

Tome quatrième. Chez Paul-Jacques Besson, 1807, page 253. <http://books.google.fr/books?id=fFhIAAAAMAAJ>  
Le *Calendrier perpétuel* des *Cahiers de Saint-Martin* (*op. cit.*, p. 18) et R. Amadou dans les Documents martinistes n° 24, p. 45, notent ce même article à la date de 1806.

#### **1807 – Dans les Œuvres posthumes de Saint-Martin**

Dans les Œuvres posthumes, sont publiés des extraits de la *Notice* « que notre compatriote, M<sup>r</sup> Tourlet a publiée dans le moniteur, et qui a été réimprimé depuis dans le mercure, avec quelques notes critiques ». Voir pages xiv-xxx. <http://books.google.fr/books?id=mE7AAAACAAJ>

#### **1808 - Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes**

*Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Antoine-Alexandre Barbier. Paris. Article sur Saint-Martin, page 368 : <http://books.google.fr/books?id=9WgXAAAAYAAJ>

#### **1810 – Histoire des sectes religieuses par l'abbé Grégoire (1750-1831)**

*Histoire de sectes religieuses: qui sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les différentes contrées du globe, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle*. Paris, Potey, 1810. Chapitre « Illuminés – Martinistes », p. 414-427.

---

<sup>3</sup> Robert Amadou dans *Documents martinistes* n° 24, “Deux amis de Saint-Martin : Gence et Gilbert”, note 159, page 83, précise : « Lanjuinais se prénommaient Jean-Denis. Il était né à Rennes le 12 mars 1753. Juriste ; Conseiller aux Etats de Bretagne en 1779 ; député du Tiers aux états généraux, Révolutionnaire et gallican, il participa à la rédaction de la constitution civile du clergé. Conventionnel en 1792, président de l'Assemblée en 1795. Sénateur après Brumaire, comte et membre de l'Institut en 1808. Mort pair de France le 13 janvier 1827. Collaborateur du *Moniteur*, où il prit parti pour Gersen, mais Tourlet lui répliqua en faveur de Gerson (cf. Gence, *Biographie littéraire, op.cit.*, p.26) ».

Sur Google livres, ce texte se trouve dans l'édition de 1828, tome II, au chapitre XIX : « Théosophes, boehmistes, martinistes, mesméristes, magnétistes, pages 204 et sq. Le texte sur Saint-Martin se trouve aux pages 217-230.

Voir : <http://books.google.fr/books?id=fBolZFcbSHgC>

### **1811 - Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique**

Au Tome 15 de ce dictionnaire, Paris, imprimerie Prudhomme, un article sur Saint-Martin, pages 416-418. Voir : <http://books.google.fr/books?id=viIPAAAQAAJ>

### **1813 - Dictionnaire universel portatif de la langue française par Claude Marie Gattel**

S<sup>de</sup> édition, t. 2, Paris, chez Lefèvre. Articles *Martinisme, martinistes*, page 149.

<http://books.google.fr/books?id=6JMPAAAQAAJ>

### **1815 – Acta Latomorum par Thory**

Au *Tome premier*, page 223, année 1804, on trouve, à la date du :

« 14 octobre. — Louis-Claude de *Saint-Martin*, officier au régiment de Foix, meurt dans la maison de campagne du sénateur *Lenoir la Roche*, à Aunay, près Paris. Ce sectaire était le disciple de *Martinès Paschalis* : il a laissé, sur la Franche-Maçonnerie, un manuscrit en deux volumes, intitulé *l'Écossisme réformé*. Ce fut lui qui introduisit dans les Loges, en France, la doctrine du martinisme. M. de *Saint-Martin* est, comme on le sait, l'auteur d'un grand nombre de livres mystiques, dont le principal parut sous le titre *Des Erreurs et de la Vérité*. C'est de cet ouvrage dont *Voltaire* disait, dans une lettre qu'il écrivait à *Dalembert* [*sic*], le 22 octobre 1776 : *Jamais on n'imprima rien de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot* ».

### **1815 – Dictionnaire biographique et bibliographique, portatif, par L. G. Peignot**

Tome III, Article Saint-Martin, pages 324-325.

<http://books.google.fr/books?id=2wICAAAQAAJ>

### **1816 - Biographie moderne ou galerie historique**

Tome troisième, article Saint-Martin (Louis-Claude de), chef de la secte des martinistes, page 226. <http://books.google.fr/books?id=h68CAAAAYAAJ>

### **1820 - Supplément du Dictionnaire historique de Feller**

Supplément au Dictionnaire historique de l'abbé F. X. de Feller formant la suite de la nouvelle édition, revue et corrigée sur la troisième, et augmentée de quatre volumes. Tome quatrième. Paris, chez Méquignon fils aîné. Article Saint-Martin, pages 133-135.

<http://books.google.fr/books?id=MjYNAAAIAAJ>

### **1824 - Revue encyclopédique**

*Revue encyclopédique ou analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans les sciences, les arts industriels, la littérature et les beaux-arts* ; par une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de lettres. Tome XXIV. Paris, au bureau central de la revue encyclopédique, rue d'Enfer Saint Michel, n° 18. Octobre 1824. <http://books.google.fr/books?id=a9YFAAAAQAAJ>. Voir le texte page 2.

**1825 - *Biographie nouvelle* Arnault**

*Biographie nouvelle des contemporains* ou dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la révolution française, ont acquis de la célébrité par leurs actions, leurs écrits, leurs erreurs ou leurs crimes, soit en France, soit dans les pays étrangers. Tome dix-huitième. Paris. [http://books.google.fr/books?id=\\_b5fAAAAIAAJ](http://books.google.fr/books?id=_b5fAAAAIAAJ)  
Article *Saint-Martin* - pages 363-367

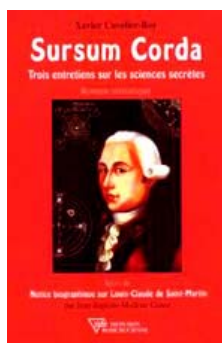
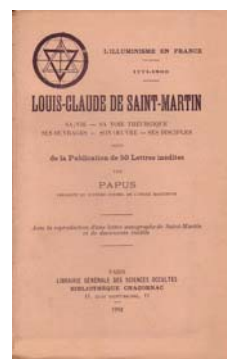
## Présentation de la *Notice*

Cette notice comporte 3 parties :

- Une *Préface*,
- Le *Corps* de la notice,
- Une *Analyse bibliographique*.

En 1902, Papus a publié dans *Louis-Claude de Saint-Martin, sa vie, sa voie théurgique, ses ouvrages, son œuvre, ses disciples*, p. 213-226 (Bibliothèque Chacornac), l'*Analyse bibliographique*.

Papus a toutefois publié cette *analyse* l'année suivante dans le numéro de février 1903 de la revue *L'Initiation*.



Une réédition complète de la *Notice* a été faite par Xavier Cuvelier-Roy en annexe de son livre *Sursum Corda, Trois entretiens sur les sciences secrètes*, Diffusion rosicrucienne, 2003. ISBN : 9782914226165. 246 pages <sup>(4)</sup>.

La *Notice* a été publiée sur le site du *Philosophe Inconnu* : [www.philosophe-inconnu.com/Homme/bio\\_Gence1.htm](http://www.philosophe-inconnu.com/Homme/bio_Gence1.htm)



Nous mettons ici en parallèle la *Notice* de Gence (colonne de gauche) et la *Notice*, telle qu'elle parue dans la *Biographie universelle* de Michaud en 1825. Nous avons mis **en rouge** les parties du texte de Gence supprimées dans la *Biographie* de Michaud et les ajouts faits par Michaud.

Jean-Louis BOUTIN

<sup>4</sup> Voir sur le site de Xavier Cuvelier-Roy :

[www.cuvelier-roy.com/index.php?option=com\\_content&task=blogcategory&id=17&Itemid=40](http://www.cuvelier-roy.com/index.php?option=com_content&task=blogcategory&id=17&Itemid=40).

## Préface

[3]

Les ouvrages du *Philosophe Inconnu* ont pu être ignorés ou dédaignés par la classe des littérateurs vulgaires, ou même par le peuple des philosophes (car il y a aussi parmi ces derniers un peuple), chez lequel l'intelligence, purement rationnelle, n'aperçoit rien au-delà des sens. Mais les méditatifs, qui s'élèvent par l'esprit à des vérités d'un ordre supérieur dont ils reçoivent en eux la connaissance, ont su goûter et apprécier les livres de notre théosophe, soit en France, soit en Allemagne, en Angleterre, et même hors de l'Europe.

Ceux qui ont connu personnellement l'auteur, non moins simple et modeste que savant et profond, l'ont aussi révééré et aimé. Je me félicite d'avoir été du nombre. C'est à ce titre que je m'étais chargé de lui consacrer une notice historique impartiale dans la *Biographie universelle*\*. Mais j'ai eu la douleur de [4] voir cette Notice tronquée et défigurée ; la doctrine de l'Auteur travestie, ses motifs dénaturés, ses sentiments calomniés ; enfin, l'on a osé joindre le plagiat à l'outrage.

Je ne puis que m'empresser de rétablir et de publier ici la Notice dans son intégrité, pour l'honneur du personnage respectable qui en est l'objet, et pour celui de ses honnêtes amis que tend à compromettre l'injure faite à sa mémoire et à sa religion.

J.-B.-M. Gence.

[\*L'auteur fait référence à la version tronquée du texte qui sera publié dans l'édition de 1824 volume XL de la *Biographie Universelle* de Michaud, pages 19-28 <http://books.google.fr/books?id=DFw9AAAAyAAJ>].

## Notice biographique sur Saint-Martin par J.-B.-M. Gence (1824)

Saint-Martin (Louis-Claude de), **savant et profond spiritualiste**, dit le *Philosophe Inconnu*, **naquit** à Amboise, d'une famille noble, le 18 janvier 1743. **Il** dut à une belle-mère attentive les premiers éléments de cette éducation douce et pieuse, qui le fit, disait-il, aimer, pendant toute sa vie, de Dieu et des hommes. Au collège de Pont-Levoy, où il avait été mis de bonne heure, le livre qu'il goûta le plus, fut celui d'Abadie, intitulé *L'Art de se connaître soi-même* : c'est à la lecture de cet ouvrage qu'il attribuait son détachement des choses de ce monde. *Mais* destiné par ses parents à la magistrature, il s'attacha, dans son cours de droit, plutôt aux bases naturelles de la justice qu'aux règles de la jurisprudence, dont l'étude lui répugnait. Aux fonctions de magistrat, auxquelles il eût cru devoir donner tout son temps, il préféra la profession des armes, qui, durant la paix, lui laissait des loisirs pour s'occuper de méditations, **et de la connaissance de l'homme**. Il entra comme *officier*, à vingt-deux ans, au régiment de Foix, en garnison à Bordeaux.

**Malgré son goût pour la philosophie interne, une carrière non moins active que celle des exercices militaires, s'ouvrit à lui.** Initié par des formules, des rites, des pra[6]tiques, à des opérations qu'on appelait *théurgiques*, et que dirigeait Martines Pasqualis (**voyez la *Biographie universelle***), chef de la secte dite des Martinistes, il lui demandait souvent : *Maître, eh quoi ! faut-il donc tout cela pour connaître Dieu ?* Cette voie, qui était celle des manifestations sensibles, n'avait point séduit notre philosophe. Ce fut toutefois par là qu'il entra dans la voie du spiritualisme. La doctrine de cette école, dont les membres prenaient le titre hébreu de *Cohen* (Prêtres), et que Martines présentait comme un enseignement

## Notice sur Saint-Martin dans la *Biographie Michaud* (1825)

[Page 19] **SAINT-MARTIN** (Louis-Claude de), dit le *Philosophe inconnu*, **né** à Amboise, d'une famille noble, le 18 janv. 1743, dut à une belle-mère [attentive] les premiers éléments de cette éducation douce et pieuse, qui le fit, disait-il, aimer, [20] pendant toute sa vie, de Dieu et des hommes. Au collège de Pont-Levoy, où il avait été mis de bonne heure, le livre qu'il goûta le plus fut celui d'Abadie, intitulé *L'Art de se connaître soi-même* : c'est à la lecture de cet ouvrage, qu'il attribuait son détachement des choses de ce monde. Destiné par ses parents à la magistrature, il s'attacha, dans son cours de droit, plutôt aux bases naturelles de la justice qu'aux règles de la jurisprudence, dont l'étude lui répugnait. Aux fonctions de magistrat, auxquelles il eût cru devoir donner tout son temps, il préféra la profession des armes, qui, durant la paix, lui laissait des loisirs pour s'occuper de méditations. Il entra comme **lieutenant**, à vingt-deux ans, au régiment de Foix, en garnison à Bordeaux.

Initié par des formules, des rites, des pratiques, à des opérations que l'on appelait *théurgiques*, et que dirigeait Martines Pasqualis (*Voy. **Ce nom***), chef de la secte dite des Martinistes, il lui demandait souvent : « *Maître, eh quoi ! faut-il donc tout cela pour connaître Dieu ?* » Cette voie, qui était celle des *manifestations sensibles*, n'avait point séduit notre philosophe. Ce fut toutefois par là qu'il entra dans la voie du *spiritualisme*. La doctrine de cette école, dont les membres prenaient le titre hébreu de *Cohen* (Prêtre), et que Martines présentait comme un enseignement **biblique** secret dont il avait reçu la tradition, se trouve exposée, d'une manière mystérieuse, dans les premiers ouvrages de Saint-Martin, et surtout dans son *Tableau naturel des rapports entre*

public secret<sup>5</sup>) dont il avait reçu la tradition, se trouve exposée, d'une manière mystérieuse, dans les premiers ouvrages de Saint-Martin, et surtout dans son *Tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme etc.*

Après la mort de Martines, l'école fut transférée à Lyon. C'est là que, muni des armes d'une doctrine opposée à celle des encyclopédistes, qui ne menaçait que trop de se propager, Saint-Martin, destiné en quelque sorte à combattre l'athéisme philosophique, comme il devait un jour attaquer de front le matérialisme révolutionnaire, publia son livre *des Erreurs et de la Vérité*. En détruisant les doctrines erronées d'une prétendue philosophie de la nature et de l'histoire, il rappelle l'homme à la Vérité fondée sur le principe même de la science et sur la nature de l'être intellectuel ; mais il n'emploie les traditions de l'Écriture qu'à l'appui des preuves, ou énigmatiquement, pour ne pas trop heurter les lecteurs imbus des théories sorties de l'atelier du baron d'Holbach. Cette même école de Pasqualis, dont les opérations cessèrent en 1778<sup>6</sup>), vint se fondre à Paris dans la société des G. P., ou dans celle des Philalèthes, professant en apparence la doctrine de Martines et celle de Swedenborg, mais cherchant moins la vérité que le grand œuvre. Saint-Martin fut invité, en 1784, à cette dernière réunion ; mais il refusa de participer aux opérations de ses membres, qu'il jugeait ne parler et n'agir [7] qu'en purs francs-maçons, et non en véritables initiés (c'est-à-dire, unis à leur Principe).

Saint-Martin suivait volontiers les réunions où l'on s'occupait, de bonne foi, d'exercices qui annonçaient des vertus actives. Les manifestations d'un ordre intellectuel, obtenues par la voie sensible, lui décelaient, dans les séances de Martinez, une science des

*Dieu, l'homme, etc.*

Après la mort de Martines, l'école fut transférée à Lyon ; et lorsque ses opérations cessèrent en 1778, elle vint se fondre à Paris dans la société des G. P. (**grands Profes**), ou dans celle des Philalèthes, professant en apparence la doctrine de Martines et celle de Swedenborg, mais cherchant moins la vérité que le *grand œuvre*. Saint-Martin fut invité, en 1784, à cette dernière réunion ; mais il refusa de participer aux opérations de ses membres, qu'il jugeait ne parler et n'agir qu'en purs francs-maçons, et non en véritables initiés (c'est-à-dire unis à leur Principe), pour nous servir du langage consacré par les adeptes.

Saint-Martin suivait volontiers les réunions où l'on s'occupait d'exercices qui annonçaient des *vertus actives* ; les manifestations d'un *ordre intellectuel, obtenues par la voie sensible*, lui décelaient, dans les séances de Martines, une science des esprits ; les visions de

<sup>5</sup> Dans sa note n°150, R. Amadou précise : « Mais, par exception, la page suivante présente une correction heureuse, car c'est celle d'une coquille : l'enseignement de Martines n'était pas, en effet, "public secret" (p. 6) mais bien "biblique secret" ».

<sup>6</sup>

*esprits* : les visions de Swedenborg, d'un ordre sentimental, une science des âmes. Quant aux phénomènes du magnétisme somnambulique, qu'il suivit à Lyon, il les regardait comme étant d'un ordre sensible inférieur ; mais il y croyait. Dans une conférence qu'il eut avec Bailly, l'un des commissaires-rapporteurs, pour lui persuader l'existence d'un pouvoir magnétique sans soupçon d'intelligence de la part des malades, il raconte qu'il cita des opérations faites sur des chevaux que l'on traitait alors par ce procédé. Bailly lui répondit : « Que savez-vous si les chevaux ne pensent pas ? »

Amateur de tout ce qui pouvait lui faire reconnaître une vérité, surtout dans les sciences soumises à des principes exacts, l'étude des mathématiques dont Saint-Martin s'occupait pour y découvrir l'esprit que pouvait recéler la connaissance des nombres, occasionna sa liaison avec Lalande ; mais ils étaient trop antipathiques : elle dura peu. Quoiqu'il ne crût pas à son athéisme, il le voyait néanmoins placé de manière à s'enfoncer de plus en plus dans ce système. Notre philosophe s'estimait avoir plus de rapports avec J.-J. Rousseau, qu'il avait étudié. Il pensait, comme lui, que les hommes étaient naturellement bons : mais il entendait, par la nature, celle qu'ils avaient originairement perdue, et qu'ils pouvaient recouvrer par leur intention ; car il les jugeait, dans le monde, plutôt entraînés par l'habitude vicieuse que par la méchanceté. À cet égard, il ressemblait peu à Rousseau, qu'il regardait comme misanthrope [*sic*] par excès de sensibilité et voyant les hommes non tels qu'ils étaient, mais tels qu'il voulait qu'ils fussent.

[8] Quant à lui, au contraire, il aimait toujours les hommes, comme meilleurs au fond qu'ils ne paraissaient être ; et les charmes de la bonne société lui faisaient imaginer ce que pouvait valoir une réunion plus parfaite dans ses rapports intimes avec son Principe. Aussi ses occupations, comme ses plaisirs, furent toujours

Swedenborg, d'un ordre sentimental, une science des âmes. Quant aux phénomènes du magnétisme somnambulique qu'il suivit à Lyon, il les regardait comme étant d'un ordre sensible inférieur ; mais il y croyait. Dans une conférence qu'il eut avec Bailly, l'un des commissaires-rapporteurs, pour lui persuader l'existence d'un pouvoir magnétique sans soupçon d'intelligence de la part des malades, il raconte qu'il cita des opérations faites sur des chevaux que l'on traitait alors par ce procédé. Bailly lui répondit : *Que savez-vous si les chevaux ne pensent pas ?*

L'étude des mathématiques dont Saint-Martin s'occupait, occasionna sa liaison avec Lalande ; mais leur opinion différait trop : cette liaison dura peu. Saint-Martin croyait avoir plus de rapports avec J.-J. Rousseau, qu'il avait étudié. Il pensait, comme lui, que les hommes sont [21] naturellement bons : mais il entendait par la nature, celle qu'ils avaient originairement perdue, et qu'ils pouvaient recouvrer par leur bonne volonté ; car il les jugeait, dans le monde, plutôt entraînés par l'habitude vicieuse que par la méchanceté. À cet égard, il ressemblait peu à Rousseau, qu'il regardait comme misanthrope par excès de sensibilité et voyant les hommes non tels qu'ils étaient, mais tels qu'il voulait qu'ils fussent.

Quant à lui, au contraire, il aimait toujours les hommes, comme meilleurs au fond qu'ils ne paraissaient être ; et les charmes de la bonne société lui faisaient imaginer ce que pouvait valoir une réunion plus parfaite dans ses rapports intimes avec son Principe. Ses occupations, comme ses plaisirs, furent toujours conformes à cette disposition. La

conformes à cette disposition. La musique instrumentale, des promenades champêtres, des conversations amicales, étaient les délassements de son esprit ; et des actes de bienfaisance, ceux de son âme. **Il n'avait rien à lui, tant qu'il lui restait quelque chose à donner ; et il recevait toujours en satisfaction plus qu'il ne donnait. Dans ses entretiens, il trouvait aussi toujours à gagner.**

C'est même à ses liaisons avec des personnages des plus distingués par leur rang (tels que le marquis de Lusignan, le maréchal de Richelieu, le duc d'Orléans, la duchesse de Bourbon, le chevalier de Boufflers, etc.), qui trouvaient avec raison son spiritualisme trop élevé pour l'esprit du siècle, qu'il dit avoir dû la confirmation et le développement de ses idées sur les grands objets dont il cherchait le Principe, **en s'entretenant avec lui-même et avec les personnes les moins prévenues.** Il voyagea, dans cette vue, comme Pythagore, pour étudier l'homme et la nature, et pour confronter le témoignage des autres avec le sien. **C'était à lui que pouvait plus réellement s'appliquer la devise de Jean-Jacques : *Vitam impendere vero* [Donner sa vie à la vérité]. Tout entier à la recherche de la vérité, le but constant de ses études et de ses ouvrages, Saint-Martin quitta enfin le service militaire pour se livrer tout à fait à son objet, et au ministère, en quelque sorte spirituel, auquel il se sentait appelé.**

Ce fut à Strasbourg que, par l'organe d'une amie (M<sup>me</sup> Bœcklin), il eut la connaissance des ouvrages du philosophe teutonique Jacob Boehm, regardé en France comme un visionnaire ; et il étudia dans un âge avancé la langue allemande, afin d'entendre et de traduire pour son usage, en français, les ouvrages de cet illuminé célèbre, qui lui [9] découvrirent ce que, dans les documents de son premier maître, il n'avait fait qu'entrevoir. Il le regarda toujours depuis comme la plus grande lumière humaine qui eût paru. Saint-Martin visita l'Angleterre, où il se lia, en 1787, avec l'ambassadeur Barthélemy, et connut William Law <sup>(7)</sup>, éditeur d'une version

musique instrumentale, des promenades champêtres, des conversations amicales, étaient les délassements de son esprit ; et des actes de bienfaisance, ceux de son âme.

C'est à ses liaisons avec des personnages des plus distingués par leur rang (tels que le duc d'Orléans, la duchesse de Bourbon, le marquis de Lusignan, le maréchal de Richelieu, le chevalier de Boufflers, etc.), qui trouvaient avec raison son *spiritualisme* trop élevé pour l'esprit du siècle, qu'il dit avoir dû la confirmation et le développement de ses idées sur les grands objets dont il cherchait le Principe. Il voyagea, dans cette vue, comme Pythagore, pour étudier l'homme et la nature, et pour confronter le témoignage des autres avec le sien. **Enfin** il quitta le service militaire pour se livrer **tout entier à ses rêveries.**

Ce fut à Strasbourg que, par l'organe d'une amie (M<sup>me</sup> Bœcklin), il eut la connaissance des ouvrages du philosophe teutonique Jacob Boehme, regardé en France comme un visionnaire (**Voyez ce nom**) ; et il étudia, dans un âge déjà avancé, la langue allemande, afin de traduire pour son usage, en français, les ouvrages de cet illuminé, qui lui découvrirent, dit-il, ce que, dans les documents de son premier maître, il n'avait fait qu'entrevoir. Il le regarda toujours depuis comme *la plus grande lumière humaine* qui eût paru. Saint-Martin visita ensuite l'Angleterre, où il se lia, en 1787, avec l'ambassadeur Barthélemy, et connut William Law, éditeur d'une version anglaise des livres de J. Boehme, **et d'un**

<sup>7</sup> William Law mourut en 1761 et Saint-Martin ne l'a jamais rencontré, et pour cause !

anglaise et d'un Précis des livres de J. Bœhm. En 1788, il fit un voyage à Rome avec le prince Alexis Gallitzin, qui dit à M. Fortia d'Urban ce mot remarquable : Je ne suis véritablement un homme que depuis que j'ai connu M. de Saint-Martin. De retour de ses excursions en Italie, en Allemagne <sup>(8)</sup> et en Angleterre, il ne put se défendre d'accepter la croix de Saint-Louis <sup>(9)</sup>, dont il ne se croyait pas digne, quoiqu'il la dût plus à la noblesse de ses sentiments qu'à ses services.

La Révolution, dans ses diverses phases, trouva Saint-Martin toujours le même, toujours allant droit à son but : *Justum et tenacem propositi virum*<sup>10</sup>. Élevé par ses principes au-dessus des considérations de la naissance ou de l'opinion, il n'émigra point ; et, tout en ayant horreur des désordres et des excès, soit de l'anarchie, soit du despotisme, il vit les desseins terribles de la Providence dans la révolution française, et crut voir un grand instrument temporel dans l'homme qui vint plus tard la comprimer. C'est à l'époque de 1793, où l'esprit de famille semblait être, comme la société, en dissolution, que Saint-Martin alla donner ses soins constants et rendre les derniers devoirs à un père infirme et paralytique. En même temps, malgré l'état de gêne que sa modique fortune, dans cette circonstance, lui faisait éprouver, il contribuait, en qualité de citoyen, aux besoins publics de sa commune. De retour dans la capitale, mais compris bientôt dans le décret d'expulsion, du 27 germinal an II, contre les nobles, il se résigna et

Précis de sa doctrine. Il fit, l'année suivante, le voyage d'Italie avec le prince Alexis Galitzin, qui adopta complètement ses idées, et qui dit alors à M. Fortia d'Urban qu'il vit à Rome : *Je ne suis un homme que depuis que j'ai connu M. Saint-Martin*. De retour de ses excursions en Allemagne et en Angleterre, Saint-Martin reçut la croix de Saint-Louis, pour ses anciens services militaires.

Mais la révolution ne lui permit pas de jouir long temps de cette faveur ; du reste elle le détourna peu de ses habitudes méditatives. N'ayant à adopté [sic] aucune des opinions que lui indiquait sa naissance, il n'émigra pas : il reconnut les desseins terribles de la Providence dans la révolution française, et crut voir un grand instrument temporel dans l'homme qui vint plus tard la comprimer. Compris bientôt dans le décret d'expulsion du 27 germinal an II (1794), contre les nobles, il quitta Paris.

<sup>8</sup> Saint Martin n'a jamais voyagé en Allemagne !

<sup>9</sup> Rappelons que Saint-Martin n'a jamais eu cette distinction : « Pendant le ministère de Mr de Montbarey il m'eut été très aisé d'avoir la croix de St-Louis, si j'avois su profiter de la bonne volonté qu'avoient pour moi sa femme, sa fille la princesse de Nassau, et sa sœur, la comtesse de Coaslin ; mais au premier refus qu'il fit de me faire avoir un relief pour l'interruption de mes services, je m'en tins là ; quand il fut sorti du ministère je luy reparlai de cela, et il me tint un langage tout différent. Quand j'ay été dans l'humain j'ay quelquefois regretté cette bagatelle ; parce que je sçais qu'elle n'est rien quand on l'a, et qu'elle est tout quand on ne l'a pas (ce qui est commun à toutes les choses de ce monde) mais quand j'ay été raisonnable je n'y ay pas seulement pensé ; et quand j'ay été juste je me serois blâmé de l'avoir acceptée puisque je ne l'avois pas gagnée. La d. d. B a voulu aussi faire une tentative à ce sujet lorsqu'elle eut l'idée de me faire son ecuyer ; mais le ministre Puységur y mit bon ordre ». *Mon Portrait historique et philosophique* (1789-1803), publié par R. Amadou. Julliard, Paris, 1961.

<sup>10</sup> La locution exacte est : « Justum ac tenacem propositi virum », soit : « L'homme juste et ferme en son dessein », tiré d'une *Ode* d'Horace.

quitta Paris.

Pendant que la plupart des hommes s'occupaient des intérêts politiques qui agitaient les nations, il correspondait sur des objets élevés et abstraits, mais importants par leur influence [10] sur la destinée et la nature de l'homme, avec un baron suisse, membre du conseil souverain de Berne (V. Kirchberger dans la *Biographie universelle*). Vivant solitaire, séparé de ses connaissances, au milieu d'une mer de passions orageuses, il se regardait, dans son isolement, comme le *Robinson Crusoé* de la spiritualité. Cependant, une prétendue conjuration d'une association religieuse, sous le nom de la *Mère de Dieu*, étant alors exposée devant la justice révolutionnaire, il ne fut point à l'abri d'un mandat d'arrêt. Heureusement, le 9 thermidor survint. Sa correspondance avec le baron suisse, naturaliste et philosophe religieux, qui, porté vers les manifestations extérieures et sensibles, le questionnait sur ces matières, aurait pu le faire suspecter : le philosophe spiritualiste, à la vérité, ramenait toujours son ami au sens moral et intérieur, et le renvoyait à son *chérissime* Bœhm. Ils se lièrent intimement, sans jamais se voir ; et ils s'échangèrent réciproquement leurs portraits. Durant le discrédit total des assignats, le Français accepta du Suisse, mais seulement en dépôt, l'offre d'une somme en numéraire, dont sa philosophie, ou plutôt la foi évangélique, lui avait appris à pouvoir se passer. Tout en estimant la fermeté de Jean-Jacques, il trouvait peu séant dans la bouche d'un homme qui prêchait tant la bienfaisance, d'en arrêter le libre cours en refusant les dons. Saint-Martin, de son côté, offrait généreusement au Suisse, dont la maison de Morat fut pillée lors de l'invasion française, plusieurs pièces d'argenterie qui lui restaient.

Fidèle à ses devoirs publics comme à ceux de l'amitié, il acquittait alors personnellement son service dans la garde nationale. Il nous apprend qu'il montait la sienne, en 1794, au Temple, où était détenu le fils de Louis XVI. On l'avait compris, trois ans auparavant, sur la

Dans le moment des plus vives agitations politiques, il correspondait, sur des objets de sa doctrine, avec un baron suisse, membre du conseil souverain de Berne (Voy. [22] Kirchberger [voir « Kirchberger » dans la *Biographie universelle*]). Vivant solitaire, séparé de ses connaissances, il se regardait, dans son isolement, comme le Robinson Crusoé de la spiritualité. Cependant, la conjuration connue sous le nom de la Mère de Dieu (V. Théos), ayant donné lieu à plusieurs arrestations, le *Philosophe inconnu* ne fut point à l'abri d'un mandat d'arrêt. Mais le 9 Thermidor vint le délivrer d'autant plus à propos, que sa correspondance avec le baron suisse aurait pu le compromettre aux yeux de gens fort étrangers au spiritualisme. Les deux philosophes se lièrent intimement, sans jamais se voir ; étant alors exposée devant la justice révolutionnaire, il ne fut point à l'abri d'un mandat d'arrêt. Et ils s'échangèrent réciproquement leurs portraits. Durant le discrédit des assignats, le Français accepta du Suisse, mais seulement en dépôt, l'offre d'une somme en numéraire, dont sa philosophie, lui avait appris à pouvoir se passer. Tout en estimant la fermeté de Jean-Jacques, il trouvait peu séant dans la bouche d'un homme qui prêchait la bienfaisance, d'en arrêter le libre cours en refusant les dons.

Saint-Martin nous apprend lui-même qu'après être sorti de prison [SM ne fut jamais emprisonné !], il monta la garde au Temple, où était détenu le fils de Louis XVI. On l'avait compris, trois ans auparavant sur la liste des candidats pour le choix d'un gouverneur du Dauphin ! (On peut voir, pour la composition de cette liste, l'article Bernardin de Saint-Pierre.)

liste des candidats pour le choix d'un gouverneur du Dauphin.

En mai 1794, chargé de dresser l'état de la partie donnée à sa commune des livres provenant des dépôts nationaux, ce qui l'intéressa surtout, [11] c'est qu'il y trouva des richesses spirituelles dans une Vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement.

Vers la fin de la même année, quoique sa qualité de noble lui interdît le séjour de Paris jusqu'à la paix, il fut désigné par le district d'Amboise, comme un des élèves aux écoles normales, destinées à former des instituteurs pour propager l'instruction. **Après avoir, comme Socrate, consulté son génie**, Saint-Martin accepta cette mission, dans l'espérance, **disait-il**, qu'il pourrait, **à l'aide de Dieu**, en présence de deux mille auditeurs animés de ce qu'il appelait le *spiritus mundi*, déployer **utilement** son caractère de spiritualité religieuse, et combattre **avec succès** le philosophisme matériel et anti-social. Requis de rentrer dans la capitale, il y vint **en effet** tout à propos pour défendre et développer la cause du sens moral, contre le professeur de la doctrine du sens physique, ou de l'analyse de l'entendement humain. La pierre qu'il jeta, ce sont ses termes, au front de l'analyste-philosophe, **ne fut point perdue ; et elle** retentit encore dans les débats dont le souvenir nous est resté (*Correspondance inédite de Saint-Martin avec Kirchberger*, 19 mars 1795).

**Retourné paisiblement et avec honneur dans son département, il fit partie en 1795 des premières assemblées électorales, mais il ne fut membre d'aucun corps législatif.** La paix entre la France et la Suisse rendit plus active avec Berne sa relation, qui lui servit d'intermédiaire pour une autre correspondance de prédilection à Strasbourg, suspendue par les circonstances. C'était aussi, plus que jamais, entre les deux amis, un commerce d'explications pour l'un sur le texte de Jacob Bøhm, et d'éclaircissements pour l'autre sur la doctrine de Saint-Martin. Les écrits **de notre philosophe** en avaient besoin, même ceux où il paraît **plus clair, et où les traits de lumière**

En mai 1794, chargé de dresser l'état de la partie donnée à sa commune des livres provenant des dépôts nationaux, ce qui l'intéressa surtout, c'est qu'il y trouva des *richesses spirituelles* dans une *Vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement*.

Vers la fin de la même année, quoique sa qualité de noble lui interdît le séjour de Paris, il fut désigné par le district d'Amboise comme un des élèves aux écoles normales destinées à former des instituteurs pour propager l'instruction : il accepta cette mission, dans l'espérance qu'il pourrait, en présence de deux mille auditeurs animés de ce qu'il appelait le *Spiritus mundi*, déployer son caractère de *spiritualité religieuse*, et *combattre le philosophisme matériel et anti-social*. Requis de rentrer dans la capitale, il y vint tout à propos pour défendre et développer la cause du *sens moral*, contre le professeur de la doctrine du *sens physique* ou de l'analyse de l'entendement humain. La pierre qu'il jeta, ce sont ses termes, au front de l'*analyste-philosophe* (M. Garat) retentit encore dans les débats dont le souvenir est resté aux adeptes (*Correspondance inédite de Saint-Martin*, 19 mars 1795).

La paix entre la France et la Suisse rendit plus active avec Berne sa relation, qui lui servit d'intermédiaire pour une autre correspondance de prédilection à Strasbourg, suspendue par les circonstances. C'était aussi, plus que jamais, entre les deux amis, un commerce d'explications pour l'un sur le texte de Jacob Boehme, et d'éclaircissements pour l'autre sur la doctrine de Saint-Martin. Les écrits **de celui-ci** en avaient besoin, même ceux où il paraît **le moins obscur**.

qu'il fait jaillir laissent quelquefois désirer qu'il se montre plus à découvert.

Au milieu d'une révolution au sujet de laquelle il disait, [12] dans son langage spiritualiste, que la France avait été visitée la première et très sévèrement parce qu'elle avait été la plus coupable, **il osa émettre** des principes bien différents de ceux qui étaient alors professés, quoiqu'il donnât l'exemple de la soumission à l'ordre établi. Dans son *Eclair*, entre autres, *sur l'association humaine*, il montre la base **lumineuse** de l'ordre social dans le régime *théocratique*, comme le seul vraiment légitime. **Mais il n'avait nullement en vue de fonder une secte.** Ses écrits anonymes étaient toujours ceux du *Philosophe Inconnu* : il les distribuait à quelques amis, et leur recommandait le secret. **Ses motifs, en remontant à Dieu comme principe de l'autorité, étaient simplement de ramener les hommes, depuis la houlette jusqu'au sceptre, à cette unité de principe dont le pâtre et le prince devaient trouver la loi en eux-mêmes, sans avoir besoin de recourir à aucun livre, ni même aux siens.**

**La vue intérieure et recueillie par laquelle l'homme cherche à opérer en lui la connaissance du principe même des réalités, vue bien supérieure à l'intuition purement rationnelle de Kant, est l'idée qui finit par dominer dans les écrits de l'auteur, dans celui même de la forme la moins grave, sous laquelle il a dérobé sa philosophie, lorsque le sujet pouvait prêter à la satire. Un ton de gaieté, qui lui échappe et qu'il se reproche, était plutôt dans son humeur que dans son tour d'esprit méditatif, et dans son caractère porté à la bonhomie. Il avait lu également les *Méditations* de Descartes et les ouvrages de Rabelais. Il aimait d'autant plus à visiter les lieux où ils avaient pris naissance, que leur contrée était aussi la sienne. On explique ainsi comment sa gravité avait pu se dérider, en composant à la fois *Le Ministère de l'homme-esprit*, ouvrage des plus sérieux comme des plus élevés, et *Le Crocodile*, poème**

Au milieu d'une révolution au sujet de laquelle il disait, dans son langage *spiritualiste*, que la France avait été *visitée* la première et très sévèrement parce qu'elle avait été la plus coupable, **il émit** des principes différents de ceux qui étaient alors professés, quoiqu'il donnât [23] l'exemple de la soumission à l'ordre établi. Dans son *Éclair*, entre autres, *sur l'association humaine*, il montre la base de l'ordre social dans le régime *théocratique* comme le seul vraiment légitime. Cependant, il ne paraît pas avoir eu le projet de fonder une secte. Ses écrits anonymes étaient toujours ceux du *Philosophe inconnu* : il les distribuait à quelques *amis*, et leur recommandait le secret, **qui était d'autant plus sûrement gardé que personne ne s'occupait de tels objets.**

**Saint-Martin avait beaucoup** lu les *Méditations* de Descartes et les ouvrages de Rabelais, et il aimait d'autant plus à visiter les lieux où **ces deux auteurs** avaient pris naissance, que leur contrée était aussi la sienne. **Cela peut expliquer comment le même homme avait pu composer** le *Ministère de l'homme-esprit*, ouvrage des plus sérieux comme des plus **obscurs**, et le *Crocodile*, poème grotesque des plus

grotesque des plus bizarres, même après Rabelais : c'est une fiction allégorique, qui met aux prises le bien et le mal, et qui couvre, sous une enveloppe de féerie, des instructions et une critique dont la vérité trop [13] nue aurait pu blesser des corps scientifiques et littéraires. Au milieu de ce roman énigmatique **et obscur**, se trouvent quatre-vingts pages **d'une métaphysique lumineuse et profonde concernant** la question de *l'Influence des signes sur la formation des idées*, proposée par l'Institut. La discussion de cette question amène des résultats singuliers, par les notions tirées **en partie** de l'ordre spirituel, auxquelles elle touche, telles que le *Désir*, antérieur ou supérieur à l'idée, etc. ; **notions qu'il appuie des plus puissants motifs.**

À cette époque, les vues et les sentiments élevés qui lui faisaient admirer son bon philosophe allemand, se répandaient jusque dans les questions de l'ordre naturel qu'il traitait. D'après ses aperçus devenus plus féconds, porté à découvrir, sous la nature temporelle et visible, un monde intérieur et invisible qu'elle devait manifester selon lui par la culture à l'homme intellectuel et moral, il ne pouvait rester étranger à aucune science. Il suivait le progrès des découvertes dans chaque genre de connaissances, et en comparait les données avec celles qu'il avait acquises dans Jacob Bœhm et par ses propres réflexions. C'est en fouillant ainsi dans un monde inconnu qu'il composa et produisit *l'Esprit des choses*, où il s'efforce de soulever un coin du voile, et de jeter quelques lueurs sur une nature qui lui semblait n'avoir été dévoilée, par une sorte d'inspiration, que pour les regards de Bœhm. On conçoit, dans cette hypothèse, que les sciences, dont il avait parcouru le cercle, étant alors bien moins avancées qu'aujourd'hui ; si l'on excepte ce que la connaissance de l'homme intérieur avait pu lui révéler par la méditation, il a dû rester en arrière dans plusieurs de ses explications, qui ne s'accordent pas toujours avec les nouvelles découvertes, indépendamment de ce qu'elles s'éloignent

bizarres, même après Rabelais : c'est une fiction allégorique, qui met aux prises le bien et le mal, et qui couvre, sous une enveloppe de féerie, des instructions et une critique dont la vérité trop nue aurait pu blesser des corps scientifiques et littéraires. Au milieu de ce roman énigmatique, se trouvent 80 pages de métaphysique, la question de *l'Influence des signes sur la formation des idées*, proposée par l'Institut. La discussion de cette question amène des résultats singuliers, par les notions tirées de l'*ordre spirituel* auxquelles elle touche, telles que le *Désir*, *antérieur ou supérieur à l'idée*, etc.

**nécessairement des opinions reçues.**

Malgré l'étendue de ses connaissances, et l'originalité de ses idées qui lui faisait tout ramener à son spiritualisme, on admirait dans Saint-Martin un sens droit et une modestie [14] simple et aimable. Son caractère liant et son esprit communicatif lui eussent acquis sans doute beaucoup de partisans ; mais il ne cherchait point à faire des prosélytes : il ne voulait que des amis qui fussent disciples, non simplement de ses livres, mais d'eux-mêmes. Il tenait un journal de ses liaisons ; et, de même que les traductions de son cher philosophe étaient des provisions pour ses vieux jours, il regardait ses nouveaux amis comme des acquisitions, et il se jugeait très riche en rentes d'âmes. À voir son air humble et son extérieur simple, on ne soupçonnait ni la science profonde, ni les lumières extraordinaires, ni les hautes vertus qu'il recélait. Mais la candeur, la paix de ses entretiens, et, l'on ose dire, l'atmosphère de bienfaisance qui semblait se répandre autour de lui, manifestaient l'homme sage et le nouvel homme qu'avaient formé la philosophie et la religion.

Les amis de la morale aimeront à se rappeler une conversation qu'eut M. de Gérando avec notre philosophe sur les spectacles (*Archiv. littér.*, n° III, 1804). Saint-Martin les avait beaucoup aimés. Souvent, pendant les quinze dernières années de sa vie, il s'était mis en route pour jouir de l'émotion que lui promettait la vue d'une action vertueuse mise en scène par Corneille ou Racine. Mais en chemin, la pensée lui venait que ce n'était que l'ombre de la vertu, dont il allait acheter la jouissance ; et qu'avec le même argent il pouvait en réaliser l'image. Jamais il n'avait pu, disait-il, résister à cette idée : il montait chez un malheureux, y laissait la valeur de son billet de parterre, et rentrait chez lui, satisfait et bien payé de ce sacrifice.

On peut juger que les espérances d'un homme qui avait une faim si vive des réalités, ne pouvaient que croître avec l'âge. Aussi disait-il

Malgré l'originalité de son esprit, qui lui faisait tout ramener à son spiritualisme, on admirait quelque fois dans Saint-Martin un sens droit et une modestie simple et aimable. Son caractère liant et communicatif eut pu lui acquérir beaucoup de partisans ; mais il ne cherchait point à faire des prosélytes. Ne voulant que des amis pour disciples, il tenait un journal de ses liaisons ; et, de même que ses traductions de son cher philosophe étaient des provisions pour ses vieux jours, il regardait ses nouveaux amis comme des acquisitions, et il se jugeait très riche en rentes d'âmes.

M. de Gérando nous a fait part d'une conversation qu'il eut avec lui sur les spectacles (*Archiv. Littér.*, t. I, p. 337). Saint-Martin les avait beaucoup aimés. Souvent, pendant les quinze dernières années de sa vie, il s'était mis en route pour jouir de l'émotion que lui promettait la vue d'une action vertueuse mise en scène par Corneille ou Racine. Mais en chemin, la pensée lui venait que ce n'était que l'ombre de la vertu dont il allait acheter la jouissance ; qu'avec le même argent il pouvait en réaliser l'image. Jamais il n'avait pu, disait-il, résister à cette idée : il montait chez un malheureux, y laissait la valeur de son billet de parterre, et rentrait chez lui, satisfait.

En 1803 il disait qu'entré dans sa soixantaine, il avançait vers les grandes jouissances qui lui étaient annoncées depuis longtemps.

Il fit, l'été de cette année, des voyages à Amboise, à Orléans, etc. pour

qu'entré dans sa soixantaine, en 1803, il avançait, grâce à Dieu, vers les grandes jouissances qui lui étaient annoncées depuis longtemps. Il se félicitait d'avoir connu, quoique tard, l'auteur du *Génie du christianisme* ; ce qui consolait sa Religion de la perte récente de Laharpe. [15] Il avait eu des avertissements d'un ennemi physique, le même que celui qui avait enlevé son père : mais il était loin de s'en affliger ; et la Providence, disait-il, l'avait toujours trop bien soigné pour qu'il eût autre chose que des grâces à lui rendre. La vue d'Aunay, près Sceaux où il possédait un ami, lui avait toujours offert des beautés naturelles qui élevaient son esprit vers leur modèle, et le faisaient soupirer, comme les vieillards d'Israël, qui, en voyant le nouveau temple, regrettaient les charmes de l'ancien. Une semblable idée l'avait suivi dans tout le cours de ses années ; et son vœu était de la conserver jusqu'au bout.

Il semblait pressentir sa fin. Un entretien qu'il avait désiré avoir avec un mathématicien profond sur la science des nombres, dont le sens caché l'occupait toujours, eut lieu en effet avec M. de Rossel, par l'entremise de l'auteur de cette Notice. Il dit, en finissant : « Je sens que je m'en vais : la Providence peut m'appeler ; je suis prêt. Les germes que j'ai tâché de semer fructifieront ; je pars demain pour la campagne d'un de mes amis : je rends grâces au Ciel de m'avoir accordé la dernière faveur que je demandais. » Il dit alors adieu à M. de Rossel, et nous serra la main.

Le jour suivant, en effet, il se rendit à la maison de campagne de M. le comte Lenoir La Roche, à ce même Aunay qu'il avait tant aimé. Après un léger repas, s'étant retiré dans sa chambre, il eut une attaque d'apoplexie. Quoique sa langue fût embarrassée, il put cependant se faire entendre de ses amis, accourus et réunis auprès de lui. Sentant que tout secours humain devenait inutile, il exhorta tous ceux qui l'entouraient à mettre leur confiance dans la Providence, et à vivre entre eux en frères, dans les sentiments évangéliques. Ensuite il pria Dieu en silence ; et il expira sans

revoir quelques amis.

A son retour un entretien qu'il avait désiré avoir avec un mathématicien profond sur la science des nombres, dont le sens caché l'occupait toujours, eut lieu avec M. de Rossel. Il dit, en finissant : « Je sens que je m'en vais : la Providence peut m'appeler ; je suis prêt. Les germes que [24] j'ai tâché de semer fructifieront ; je rends grâces au Ciel de m'avoir accordé la dernière faveur que je demandais. »

Le lendemain l'un de ses disciples zélés le vit monter dans la voiture qui le transportait chez le sénateur Lenoir La Roche, au village d'Aunay. Après un léger repas, s'étant retiré dans sa chambre, il eut une attaque d'apoplexie. Quoique sa langue fût embarrassée, il put cependant se faire entendre de ses amis, accourus et réunis auprès de lui. Sentant que tout secours humain devenait inutile, il exhorta tous ceux qui l'entouraient à mettre leur confiance dans la Providence, et à vivre entre eux en frères, dans les sentiments évangéliques. Ensuite il pria Dieu en silence, et il expira sans agonie le 13 oct. 1803.

agonie et sans douleur, le 13 octobre 1803 <sup>(11)</sup>.

Quoique Saint-Martin fût encore alors assez répandu, ce philosophe était généralement si peu connu dans le monde, que les feuilles publiques, annonçant son décès, le confondirent avec Martines Pasqually, son maître, mort en 1779 à Saint-Domingue <sup>(12)</sup>. Bien que le disciple ait passé pour le chef d'une doctrine religieuse, ses sentiments, comme on l'a dit, étaient bien loin d'être dictés par des vues particulières ou exclusives. Tous ses discours et ses écrits avaient pour objet au contraire de montrer que la voie de la vérité pouvait s'ouvrir à tous les hommes vraiment chrétiens, par la méditation ; non que Saint-Martin, comme l'a avancé l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ne crût pas à la légitimité du sacerdoce chrétien : mais il pensait que partout l'institution du Christ pouvait s'opérer par la foi sincère aux pouvoirs et aux mérites du Rédempteur.

Comment un écrivain professant un christianisme aussi indulgent, avait-il pu encourir, d'un autre côté, l'animadversion des prétendus apôtres de la tolérance et de la philanthropie ? C'est que sa religion n'était ni politique ni feinte ; c'est que les clartés qui partaient de sa conviction, malgré les nuages dont il semble s'envelopper, offusquaient les lumières du philosophisme. Saint-Martin a beaucoup écrit ; et ses livres développent toujours par degrés, avec plus de force et de netteté, le caractère religieux dont ils portent l'empreinte. Ils ont été de plus commentés, et traduits en partie, mais principalement dans les langues du Nord de l'Europe.

On va voir, par un coup d'œil général sur la doctrine de l'auteur, dont chacun de ses écrits offrira un point de vue particulier, qu'il n'est pas étonnant que des esprits égarés par la passion, ou livrés aux erreurs des sens, n'aient pu l'entendre ni le goûter. Mais il est permis de croire qu'à mesure que les idées morales, et les

Quoique Saint-Martin fût encore alors assez répandu, il était si peu connu dans le monde, que les feuilles publiques annonçant son décès, le confondirent avec Martines Pasqually, son maître, mort en 1779 à Saint-Domingue.

Saint-Martin a beaucoup écrit ; et ses livres ont été de plus commentés, et traduits en partie, mais principalement dans les langues du nord de l'Europe.

<sup>11</sup> Rappelons que R. Amadou a démontré que la mort de SM est survenu le 14 octobre : “La mort du Philosophe inconnu”, *Mercure de France*, juin 1960, pp. 284-305.

<sup>12</sup> Rappelons que Martines de Pasqually est décédé le 21 septembre 1774 à Saint Domingue.

sentiments religieux renaissants, se simplifieront en s'épurant par l'influence d'une culture de l'esprit plus étendue, on sentira le besoin d'opposer un spiritualisme éclairé et raisonnable à cette tendance des sciences naturelles vers un matérialisme qui attribue aux organes physiques, des facultés et des fonctions, [17] et qui fait, d'agents passifs et aveugles, le principe de l'activité et de l'intelligence.

### III - Analyse bibliographique

Les ouvrages de Saint-Martin ont pour but, non seulement d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au Principe dont l'esprit humain peut devenir le centre. La nature actuelle, déchue et divisée d'avec elle-même et d'avec l'homme, conserve néanmoins dans ses lois, comme l'homme dans plusieurs de ses facultés, une disposition à rentrer dans l'unité originelle. Par ce double rapport, la nature se met en harmonie avec l'homme, de même que l'homme se coordonne à son Principe.

Il suit de là que le *Nosce te ipsum* doit embrasser dans l'idée du *moi*, la notion du *moi* rationnel et celle du *moi* spirituel. Cette connaissance n'est donc pas la simple théorie d'un type ou *sujet* de nos idées, que Platon conclut de la notion d'archétype, tirée elle-même des idées d'unité et d'*objet*. Descartes et Leibniz descendent aussi, par une idée commune, de l'abstrait au sensible, mais après s'être élevés du sujet à l'objet, le premier par voie de *conception*, le second par la voie de l'*apperception*. Kant, ne dépassant pas la limite du sensible, sépare l'objet abstrait d'avec le sujet, et le laisse dans le rang des notions générales dont sa raison intuitive ne peut rendre compte. Suivant Saint-Martin, l'homme, pris pour sujet, ne conçoit ni n'aperçoit pas simplement l'objet abstrait de sa pensée : il le *reçoit*, mais d'une autre source que celle des impressions sensibles (V. ci-après, n° II). De plus, l'homme qui se recueille, et qui fait abnégation, par sa volonté, de toutes les choses extérieures, opère et obtient la connaissance intime du Principe même de la pensée ou de la parole, c'est-à-dire, de son Prototype, ou du Verbe, dont il est originairement l'image et le type. L'Être divin se révèle ainsi à l'esprit de l'homme ; et, en même temps, se manifestent les connaissances qui sont en rapport avec nous-mêmes et avec la nature des choses. C'est à cette nature originelle, où l'homme se trouvait en harmonie avec son [18]

Suivant ses disciples, le but de ses écrits est non seulement d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au Principe, dont l'esprit humain peut être le centre. La nature actuelle, déchue, et divisée d'avec elle-même et d'avec l'homme, *disent-ils*, conserve néanmoins dans ses lois, comme l'homme dans plusieurs de ses facultés, une disposition à rentrer dans l'unité originelle. Par ce double rapport, la nature se met en harmonie avec l'homme, de même que l'homme se coordonne à son Principe.

Principe, qu'il doit tendre, par son œuvre et son désir, en réunissant sa volonté à celle du Réparateur. Alors, l'image divine se reforme ; l'âme humaine se régénère ; les beautés de l'ordre se découvrent, et la communication entre Dieu et l'homme est rétablie.

On voit, d'après cet aperçu de la doctrine de Saint-Martin, que le spiritualisme, dont la voie lui avait été d'abord ouverte par Pasqualis, et ensuite **aplanie** par Jacob Bœhm, n'était plus simplement la science des Esprits, mais celle de Dieu. Les mystiques du moyen âge **et ceux de l'école de Fénelon**, en s'unissant par la contemplation à leur Principe, suivant la doctrine de leur maître Rusbrock, étaient absorbés en Dieu par l'affection. Ici, c'est une porte plus élevée : ce n'est pas seulement la faculté affective, c'est la faculté intellectuelle, qui connaît en elle son Principe divin, et par lui, le modèle de cette nature que Malebranche voyait non activement en lui-même, mais spéculativement en Dieu, et dont Saint-Martin découvre le type dans son être intérieur par une opération active et spirituelle, qui est le germe de la connaissance. C'est vers ce but que **les ouvrages de l'auteur, dans l'ordre de leur composition, paraissent se diriger, en marquant progressivement, par la route qu'il a suivie, celle que l'on peut suivre dans la même carrière. Considéré d'abord comme auteur, et ensuite comme traducteur, l'un n'est encore que la prolongation ou le complément de l'autre, parce que c'est toujours le même esprit.**

I. *Des Erreurs et de la Vérité* ou *Les Hommes rappelés au Principe universel de la science*, par un Ph... Inc..., Edimbourg (Lyon), 1775, in 8°. <sup>(13)</sup>

L'auteur, qui suivait rarement sa propre volonté en écrivant, mais bien plutôt le conseil de ses amis, indigné de lire, dans Boulanger, que les religions étaient nées de la frayeur causée par les catastrophes de la nature, fit ce livre pour montrer, comme on l'a dit, dans la nature même de l'homme, la connaissance sensible d'une cause active

Suivant la même doctrine, le *spiritualisme*, dont la voie lui avait été d'abord ouverte par Pasqually, et ensuite par Jacob Bœhm, n'était plus simplement la science des Esprits, mais celle de Dieu. Les mystiques du moyen âge et ceux des derniers temps, en s'unissant par la contemplation à leur Principe, suivant la doctrine de leur maître Rusbrock (**Voyez ce nom**), étaient *absorbés en Dieu par l'affection*. Ici, **disent les martinismes**, c'est une porte plus élevée : ce n'est pas seulement la faculté affective, c'est la faculté intellectuelle, qui connaît en elle son Principe divin, et par lui, le modèle de cette nature que Malebranche voyait, non activement en lui-même, mais spéculativement en Dieu, et dont Saint-Martin voit le type dans son *être intérieur par une opération active et spirituelle, qui est le germe de la connaissance*. C'est vers ce but que **tous ses ouvrages** sont dirigés.

I. *Des Erreurs et de la Vérité* ou *les Hommes rappelés au Principe universel de la science*, par un Ph... Inc..., Edimbourg (Lyon), 1775, in 8°.

Un court aperçu de cet inintelligible ouvrage, le plus remarquable de ceux qu'a publiés Saint-Martin, suffira pour faire apprécier ses autres propositions. Autrefois, selon lui, l'homme avait une armure impénétrable, et il était muni d'une lance composée de quatre métaux, et qui frappait toujours en deux endroits à la fois ; il devait

<sup>13</sup> Cet ouvrage a été traduit en allemand par Mathias Claudius, Gottlieb Lôwe in Breslau, 1782 *Irrthümer und Wahrheit, oder Rückweis für die Menschen auf das allgemeine Principium aller Erkenntnis*; et en russe par Petre Ivanovic Strahov, 1785.

et intelligente, [19] véritable source des allégories, des mystères, des institutions et des lois. Tandis que l'école holbachique, par l'organe de Voltaire, traitait ce même livre, parfois énigmatique, d'insensé et d'absurde, et que néanmoins elle se piquait d'y donner une suite, le philosophe de Berne, frappé des vérités qu'il lui paraissait renfermer sous le voile, provoquait une correspondance avec son auteur, dont il regardait l'ouvrage comme celui de l'écrivain le plus profond de ce siècle.

La **prétendue** *Suite des Erreurs et de la Vérité*, etc., (Salomonopolis (Paris), 1784, in-8°.), a été signalée, par Saint-Martin, comme frauduleuse, et entachée du vice des faux systèmes qu'il combattait. En effet, le *Philosophe inconnu* avait dit que la volonté constituait la faculté essentielle et fondamentale de l'homme ; et c'est en le démentant qu'on ose l'interpréter, lorsqu'on dit (page 7) que la volonté n'est qu'une modification du cerveau par laquelle l'homme est disposé à mettre en jeu ses organes. Ne croit-on pas déjà entendre la doctrine matérielle de Cabanis et de l'école de Gall ?

II. *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, avec l'épigraphe (tirée de l'ouvrage précédent, suivant l'usage de l'auteur) : *Expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses*, 2 parties, Edimbourg (Lyon), 1782, in-8°.

Dans cet ouvrage, composé à Paris d'après le conseil de quelques amis, l'auteur infère, de la supériorité des facultés de l'homme et de

combattre dans une forêt formée de sept arbres, dont chacun avait seize racines et quatre cent quatre vingt dix branches : il devait occuper le centre de ce pays ; mais s'en étant éloigné, il perdit sa bonne armure pour une autre qui ne valait rien ; il s'était égaré en allant de quatre à [25] neuf et il ne pouvait se retrouver qu'en revenant de neuf à quatre. Il ajoute que cette loi terrible était imposée à tous ceux qui habitaient la région des pères et mères ; mais qu'elle n'était point comparable à l'effrayante et épouvantable loi du nombre cinquante six ; et que ceux qui s'exposaient à celle-ci, ne pouvaient arriver à soixante quatre, qu'après l'avoir subie dans toute sa rigueur, etc., etc. Voilà sous quelles énigmes est cachée, ou plutôt voilà par quelles ridicules aberrations s'annonce une doctrine qui compte encore des sectaires ; qui au quinzième siècle eût fait élever des bûchers ; mais qui dans le dix huitième est restée tellement inaperçue, que le titre le plus exact et le plus mérité qu'ait obtenu son chef, est celui de *Philosophe inconnu* qu'il s'était donné lui-même.

La *Suite des Erreurs et de la Vérité*, etc. (Salomonopolis (Paris), 1784, in-8°.), a été signalée, par Saint-Martin, comme frauduleuse, et entachée du vice des faux systèmes qu'il combattait. (V. Holbach, XX, 465).

II. *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, avec l'épigraphe (tirée de l'ouvrage précédent, suivant l'usage de l'auteur) : *Expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses*, 2 parties, Edimbourg (Lyon), 1782, in-8°.

ses actes sur les organes des sens et sur ses productions, que l'existence de la nature, soit générale, soit particulière, est également le produit de puissances créatrices supérieures à ce résultat. Cependant, l'homme est dans la dépendance des choses physiques, dont il n'acquiert l'idée que par l'impression qu'elles font sur ses organes. Mais il a, en même temps, des notions d'une autre classe, des idées de loi et de puissance, d'ordre et d'unité, de sagesse et de justice. Il est ainsi dépendant de ses idées intellectuelles et morales, de même que des idées tirées des sens. Or, celles-là n'en vien[20]nent pas : elles partent donc d'une autre source ; de facultés extérieures, qui produisent en lui les pensées. Mais d'où est née cette dépendance ? Du désordre produit par une cause inférieure, qui s'est opposée à la cause supérieure, et qui a cessé d'être dans sa loi. L'homme est tombé : dès lors, ce qui existait en principe immatériel a été *sensibilisé* sous des formes matérielles. L'ordre et le désordre se sont manifestés. Néanmoins, tout tend à rentrer dans l'unité d'où tout est sorti. Si, par suite de cette chute, les vertus ou facultés morales et intellectuelles ont été partagées pour l'homme, il doit travailler, en revivifiant sa volonté par le désir, à recouvrer celles dont il a été séparé. Mais sa régénération ne peut s'opérer qu'en vertu de l'acte du Réparateur, dont le sacrifice a remplacé les expiations qui avaient lieu avant la loi de l'esprit. Tel est le plan de cet ouvrage capital, dont la marche logique est serrée, et plus méthodique ou plus suivie que dans le premier. Plusieurs endroits, distingués par des guillemets, semblent étrangers ou moins liés au discours ; ce qui tient à la partie énigmatique de la doctrine de Martinez, où l'on dit par exemple, dans la langue mystérieuse des nombres, que l'homme s'est perdu en allant de 4 à 9, c'est-à-dire de l'esprit à la matière. Mais ce n'est point par ces figures purement allégoriques qu'on doit juger le fond de la doctrine. Au reste, les deux ouvrages précédents ont paru en allemand, avec commentaires par un anonyme, 2 tomes in-8°, 1784.<sup>14</sup>

Ces deux ouvrages ont paru en allemand, avec commentaire par un anonyme, 2 tomes in 8°, 1784

<sup>14</sup> *Ueber das natürliche Berhältniss zwischen Gott, dem Menschen und der Welt*, Leipzig, 1783 et 1785, 2 vol.

III. *L'Homme de désir*, Lyon, 1790, in-8° ; revu et plusieurs fois réimprimé ; nouvelle édition, Metz, an X (1802), in-12°.

Ce sont des élans à la manière du Psalmiste, dans lesquels l'âme humaine se reporte vers son premier état, que la voie de l'Esprit peut lui faire recouvrer par la Bonté divine. L'auteur composa *L'Homme de désir* à l'instigation du philosophe religieux Thieman, durant ses voyages à Strasbourg et à Londres. Lavater, ministre à Zurich, dans son journal allemand de décembre 1790, a fait un éloge distingué de cet ouvrage, comme étant l'un des livres qu'il avait le plus goûté, [21] quoiqu'il avoue ingénument, quant au fond de la doctrine, l'avoir peu compris. Mais Kirchberger, familiarisé davantage avec les principes de ce livre, le regarde, au contraire, comme le plus riche en pensées lumineuses ; et l'auteur même convient qu'en effet il s'y trouve des germes épars çà et là, dont il ignorait les propriétés en les semant, et qui se développaient chaque jour pour lui, depuis qu'il avait connu Jacob Bœhm.

IV. *Ecce homo*, imprim. du Cercle social, an IV (1792), in-12°.

Ce fut à Paris qu'il écrivit cet opuscule, d'après une notion vive (dit-il), qu'il avait eue à Strasbourg. Son objet est de montrer à quel degré d'abaissement l'homme infirme est déchu, et de le guérir du penchant au merveilleux d'un ordre inférieur, tel que le somnambulisme, les prophéties du jour, etc. Il avait plus particulièrement en vue la duchesse de Bourbon, son amie de cœur, modèle de vertu et de piété, mais livrée à ce même entraînement pour le merveilleux.

V. *Le Nouvel Homme*, Paris, *ibid.*, an IV (1792), 1 volume in-8°. C'est plutôt une exhortation qu'un enseignement. Il l'écrivit à Strasbourg, en 1790, par le conseil du chevalier Silverhielm, ancien aumônier du roi de Suède, et neveu de Swedenborg. L'idée fondamentale de cet ouvrage est que l'homme porte en lui une espèce de texte, dont sa vie entière devrait être le développement, parce que l'âme de l'homme, dit-il, est primitivement une *Pensée de Dieu* : de là résulte que le moyen de nous renouveler en rentrant dans notre vraie

III. *L'Homme de désir*, Lyon, 1790, in-8° ; revu et plusieurs fois réimprimé ; nouvelle édition : Metz, an X (1802), in-12°.

Saint-Martin composa cet ouvrage à l'instigation du philosophe Thieman, durant ses voyages à Strasbourg et à Londres. Lavater, dans son journal allemand de déc. 1790, en fait l'éloge comme de l'un des livres qu'il avait le plus goûté, quoiqu'il avoue ingénument, quant au fond de la doctrine, l'avoir peu entendu. Kirchberger le regarde comme le plus riche en pensées lumineuses ; et l'auteur dit qu'en effet il s'y trouve des germes épars çà et là, dont il ignorait les propriétés en les semant, et qui se développaient chaque jour pour lui, depuis qu'il avait connu Jacob Bœhm.

IV. *Ecce homo*, imprim. du cercle social, an IV (1796), in-12°.

Ce fut à Paris qu'il écrivit cet opuscule, d'après une notion vive (dit-il), qu'il avait eue à Strasbourg. Son objet est de montrer à quel degré d'abaissement l'homme infirme est déchu, et de le guérir du penchant au merveilleux d'un ordre inférieur, tel que le somnambulisme, les prophéties du jour, etc. Il avait plus particulièrement en vue la duchesse de Bourbon, son amie de cœur, modèle de vertus et de piété, mais livrée à ce même entraînement pour le merveilleux.

V. *Le Nouvel Homme*, Paris, *ibid.*, an IV (1792[1796]), 1 volume in-8°. C'est plutôt une exhortation qu'un enseignement. Il l'écrivit à Strasbourg, en 1790, par le conseil du chevalier Silverhielm, ancien aumônier du roi de Suède, et neveu de Swedenborg. L'idée fondamentale de cet ouvrage est que l'homme porte en lui une espèce de texte, dont sa vie entière devrait être le développement, parce que l'âme de l'homme, dit-il, est primitivement une pensée de Dieu. Il a dit plus tard qu'il n'aurait pas écrit ce livre, ou qu'il l'aurait écrit

nature, c'est de penser par notre propre Principe, et d'employer nos pensées comme autant d'organes pour opérer ce renouvellement. Malgré la source élevée où l'auteur remonte, il avouait plus tard qu'il n'aurait pas écrit ce livre, ou qu'il l'aurait écrit autrement, si alors il avait eu la connaissance des ouvrages de Jacob Bœhm.

VI. *De l'Esprit des choses, ou Coup-d'œil philosophique* [22] *sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence*, avec l'épigraphe : *Mens hominis rerum universalitatis speculum est*, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8°.

Notre philosophe pensait qu'il devait y avoir une raison à tout ce qui existait, et que l'œil interne de l'observateur en était le juge. Il considère ainsi l'homme comme ayant en lui un miroir vivant, qui lui réfléchit tous les objets, et qui le porte à tout voir et à tout connaître : mais ce miroir vivant étant lui-même un reflet de la Divinité, c'est par cette lumière que l'homme acquiert des idées saines, et qu'il découvre l'éternelle nature (voyez n° X), dont parle Jacob Bœhm. Cet ouvrage est sans doute celui des *Révélations naturelles*, dont l'auteur annonçait le projet, en 1797, à Kirchberger, et au sujet duquel celui-ci conseillait à Saint-Martin de supprimer tout ce qui pouvait sentir le mystère. Mais ce que J. Bœhm avait pu, d'après ses notions *a priori*, esquisser en grand, Saint-Martin, avec toute la mesure de ses connaissances propres ou acquises, pouvait-il le développer en détail d'une manière toujours claire et intelligible ? Si l'Anthropologie, dont nous savons que s'occupe un de ses disciples, secondé de tout ce que les connaissances modernes ont pu découvrir, embrassait les principes applicables aux diverses branches de la science de l'homme physique, moral et intellectuel, c'est alors qu'on aurait en effet un véritable *Esprit des choses*.

VII. *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses, sur la Révolution française*, Paris, an III (1795).

Ce fut après sept années que Saint-Martin, sur les instances d'un de ses amis, publia sa grande pensée sur la scène qui se passait dans le

autrement, si alors il avait eu la connaissance des ouvrages de Jacob Bœhm.

VI. *De l'Esprit des choses ou Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres* [26] *et sur l'objet de leur existence*, avec l'épigraphe : *Mens hominis rerum universalitatis speculum est*, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8°.

Saint-Martin pensait qu'il devait y avoir une raison à tout ce qui existait, et que l'œil interne de l'observateur en était le juge. Il considère ainsi l'homme comme ayant en lui un miroir vivant, qui lui réfléchit tous les objets, et qui le porte à tout voir et à tout connaître : mais ce miroir vivant étant lui-même un reflet de la Divinité, c'est par cette lumière que l'homme acquiert des idées saines, et qu'il découvre l'éternelle nature (voyez n° X), dont parle Jacob Bœhm. Cet ouvrage est sans doute celui des *Révélations naturelles*, dont l'auteur annonçait le projet, en 1797, à Kirchberger, et au sujet duquel celui-ci conseillait à Saint-Martin de supprimer tout ce qui pouvait sentir le mystère. Les adeptes pensent que si l'Anthropologie, dont s'occupe un de ses disciples, secondé de tout ce que les connaissances modernes ont pu découvrir, embrassait les principes applicables aux diverses branches de la science de l'homme physique, moral et intellectuel, on aurait un véritable *Esprit des choses*.

VII. *Lettre à un ami ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses, sur la Révolution française*, Paris, an III (1795).

Saint-Martin regardait la Révolution française comme celle du genre humain, et comme une image en miniature du Jugement dernier, mais

monde. Il regardait la Révolution française comme celle du genre humain, et comme une image en miniature du Jugement dernier, mais où les choses devaient se passer successivement, à commencer par la France. Kirchberger trouvait que l'auteur de ce livre, en considérant ce grave évé[23]nement dans son origine et dans son résultat, quoique jugeant peut-être avec trop de sévérité de malheureux instruments qui en ont été victimes, avait su résoudre avec sagesse et modération les grandes difficultés de théorie de l'édifice social, dont les constructions, dit-il, sont toujours à recommencer, si elles ne sont fondées sur une base élevée et fixe, et coordonnées à un but grand et moral.

– *Eclair sur l'association humaine*, Paris, an V (1797), in-8°. **Cet Eclair est comme une vue de l'esprit**, qui découvre, dans le Principe de l'ordre social, le foyer d'où émanent la sagesse, la justice et la puissance, sans lesquelles il n'existe point d'association durable, **soit qu'on l'établisse avec Helvétius sur les besoins et la prévoyance naturels à l'homme, soit qu'on l'appuie avec Rousseau sur une volonté prétendue générale, mais toujours particulière, dans l'homme plus ou moins vicieux.**

– *Réflexions d'un Observateur* sur la question proposée par l'Institut : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple*, an VI (1798). Après avoir passé en revue les divers moyens qui peuvent **plus ou moins** tendre à ce but en liant la morale à la politique, **l'observateur** montre l'insuffisance de ces moyens, si le législateur n'asseyait lui-même, sur les bases intimes de notre nature, cette morale dont un gouvernement ne doit être que le résultat mis en action. **L'auteur** avait traité, quinze ans auparavant, un sujet analogue, proposé par l'académie de Berlin, sur *la meilleure manière de rappeler à la raison les peuples livrés à l'erreur ou aux superstitions*, question qu'il démontra insoluble par les seuls moyens humains (Mém. inséré dans ses Œuvres posthumes).

VIII. *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur*

où les choses devaient se passer successivement, à commencer par la France. **Il serait difficile, d'après ce galimathias [sic], de deviner ce que furent à cette époque les opinions du philosophe inconnu ; mais on a dit qu'il était lié avec des illuminés étrangers, et que plusieurs de ceux qu'il appelait ses amis, étaient de ce parti.**

VIII. *Eclair sur l'association humaine*, Paris, an V (1797), in-8°. **L'auteur** découvre dans le Principe de l'ordre social, le foyer d'où émanent la sagesse, la justice et la puissance, sans lesquelles il n'existe point d'association durable, **etc.**

IX. *Réflexions d'un observateur* sur la question proposée par l'Institut : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ?*, an VI (1798). Après avoir passé en revue les divers moyens qui peuvent tendre à ce but en liant la morale à la politique, **il** montre l'insuffisance de ces moyens, si le législateur n'asseyait lui-même, sur les bases intimes de notre nature, cette morale dont un gouvernement ne doit être que le résultat mis en action. **Il** avait traité, quinze ans auparavant, un sujet analogue, proposé par l'académie de Berlin, sur *la Meilleure manière de rappeler à la raison les peuples livrés à l'erreur ou aux superstitions*, question qu'il démontra insoluble par les seuls moyens humains (Mém. inséré dans ses Œuvres posthumes).

X. *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement*

*d'entendement humain aux écoles normales*, sur l'existence d'un sens moral, et sur la distinction entre les sensations et la connaissance. Ce discours, prononcé à la suite d'une conférence publique du 9 ventôse an III (27 février 1795), se trouve imprimé dans la collection [24] des Écoles normales (tom. III des Débats), publiée en 1801. **La discussion qui eut lieu entre le professeur et l'élève, dit M. Tourlet dans sa *Notice historique sur Saint-Martin*, « a mis au jour toute la puissance de son adversaire ; il en est résulté que la question la plus abstraite a été traitée à fond », et nous ajoutons, entièrement à l'avantage du sens moral.**

– *Essai* relatif à la question proposée par l'Institut : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*, avec l'épigraphe : *Nascentur ideæ, fiunt signa*, an VII (1799), in-8°. Un passage où le professeur soutenait l'antériorité des signes sur les idées, paraît avoir donné naissance à la question de l'Institut, qui suppose cette antériorité, et à laquelle l'auteur répond **non moins victorieusement**, en traitant la question suivant des formes moitié théosophiques, moitié académiques. Dans l'allégorie facétieuse dont nous avons parlé, cet *Essai* qui s'y trouve intercalé, quoique d'un ton bien différent, est censé l'ouvrage d'un petit cousin de M<sup>me</sup> Jof (la Foi), tracé par un psychographe dans le cabinet de *Sédir* (le Désir). Ce sont deux personnages allégoriques principaux du livre qui a pour titre : *le Crocodile, ou la Guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV, poème épico-magique en 102 chants*, etc., en prose mêlée de vers : *œuvre posthume d'un amateur de choses cachées*, Paris, an VII (1799), in-8° de 460 pages.

IX. *Le Ministère de l'homme-esprit*, Paris, Migneret, an XI (1802), in-8°, 3 parties : *De l'homme ; - De la nature ; - De la parole*. L'objet de ce livre est de montrer comment l'Homme-esprit (ou exerçant un ministère spirituel) peut s'améliorer, et régénérer lui-même et les autres, en rendant la Parole ou le *Logos* (le Verbe) à l'homme et à la nature. **C'est dans cette Parole, que Saint-Martin, plein de doctrine**

*humain aux écoles normales*, sur l'existence d'un sens moral, et sur la distinction entre les sensations et la connaissance. Ce discours, prononcé à la suite d'une conférence publique (27 fév. 1795), se trouve imprimé dans la collection des Écoles normales (tome III des Débats), publiée en 1801.

XI. *Essai* relatif à la question proposée par l'Institut : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*, avec l'épigraphe : *Nascentur ideæ, fiunt signa*, an VII (1799), 80 pag.in-8°. Un passage où le pro[27]fesseur soutenait l'antériorité des signes sur les idées, paraît avoir donné naissance à la question de l'Institut, qui suppose cette antériorité, et à laquelle l'auteur répond en traitant la question suivant des formes moitié théosophiques, moitié académiques. Dans l'allégorie facétieuse dont nous avons parlé, cet *Essai* qui s'y trouve intercalé, quoique d'un ton bien différent, est censé l'ouvrage d'un petit cousin de M<sup>me</sup> Jof (la Foi), tracé par un psychographe dans le cabinet de *Sédir* (le Désir). Ce sont deux personnages allégoriques principaux du livre qui a pour titre :

XII. *Le Crocodile, ou la Guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV, poème épico-magique en 102 chants*, etc., en prose mêlée de vers : *ouvrage posthume d'un amateur de choses cachées*, Paris, an VII (1799), in-8° de 460 pages.

XIII. *Le Ministère de l'homme-esprit*, Paris, Migneret, an XI (1802), in-8°, 3 parties : *De l'homme ; — De la nature ; — De la Parole*. L'objet de ce livre est de montrer comment l'Homme-esprit (ou exerçant un ministère spirituel) peut s'améliorer, et régénérer lui-même et les autres, en rendant la Parole ou le *Logos* (le Verbe) à l'homme et à la nature.

et des sentiments de Jacob Boehm, puise la vie dont il anime ici ses raisonnements et son style. Cependant cet ouvrage, quoique plus clair, en général, que les précédents, est encore, dans plusieurs endroits, trop éloigné des idées humaines, [25] pour être pleinement conçu et senti. La grande amélioration que le théosophe propose, consiste dans le développement radical de notre essence intime. Tous ses écrits reposent plus ou moins sur cette base : mais, en résumé, le *Tableau naturel*, établissant, pour l'œuvre de la régénération, la nécessité d'un Réparateur, a fait voir la grandeur du sacrifice dans lequel la victime s'est immolée elle-même, au lieu des holocaustes sanglants qui avaient lieu auparavant. *L'Homme de désir* a montré que le sang de cette victime étant esprit et vie, la miséricorde se trouvait ainsi réunie à la justice. Le *Ministère de l'homme-esprit* apprend enfin à opérer en lui-même l'action du Réparateur, en s'immolant, à son exemple, pour se séparer du règne matériel, organe du mal ; la renaissance de l'homme par cette voie où Jacob Boehm est entré si profondément selon Saint-Martin, étant bien préférable aux voies qu'ouvrent les visions contemplatives des mystiques, ou les manifestations sensibles produites, soit par l'exaltation de l'âme, chez Swedenborg, soit par l'assoupissement des sens corporels, dans le magnétisme somnambulique.

X. Traductions d'ouvrages de Jacob Boehm, savoir :

1. *L'Aurore naissante*, ou la *Racine de la philosophie*, etc., contenant une description de la nature dans son origine, etc. ; trad. sur l'édition allemande de Gichtel, 1682, par le *Philosophe inconnu*, avec une notice sur Jacob Boehm, Paris, an IX (1800), in-8°. Cette nature originelle, que Boehm appelle l'*éternelle nature*, et dont la nôtre serait une altération, n'est point une nature sans engendrement, puisqu'elle est l'émanation d'un Principe un et indivisible, que Boehm, pour se faire entendre, considère comme trinaire dans son essence, et septénaire dans ses formes ou modes. C'est donc à tort

XIV. Traductions d'ouvrages de Jacob Bøehm, savoir :

1°. *L'Aurore naissante* ou la *Racine de la philosophie*, etc., contenant une description de la nature dans son origine, etc. ; traduit sur l'édition allemande de Gichtel (Voyez ce nom), 1682, par le *Philosophe inconnu*, Paris, an IX (1800), in-8°. Cette nature originelle, que Jacob Bøehm appelle l'*éternelle nature*, et dont la nôtre serait une altération, n'est point une nature sans engendrement, puisqu'elle est l'émanation d'un Principe un et indivisible, que Boehm considère comme trinaire dans son essence et septénaire dans ses formes ou modes.

qu'elle a été confondue, ainsi que sa cause, avec la Substance-Principe de Spinoza.

Un précis de l'origine et des suites de l'altération de cette nature, suivant Jacob Boehm, donné dans le *Minis[26]tère de l'homme-esprit* (p. 28-31), montre comment, en voulant dominer par le feu, dans le premier Principe, au lieu de régner par l'amour dans le second, l'esprit prévaricateur entraîna dans sa chute l'homme, qui lui avait été opposé ; comment, l'homme ayant été absorbé dans sa forme grossière, l'amour divin voulut lui présenter son modèle, pour lui faire recouvrer sa ressemblance, par son union avec son type. Ces points, en général, n'ont rien sans doute que de biblique : mais, dans l'énoncé des formes des trois Principes, les expressions des diverses propriétés de l'Être, qui tendent à comprimer, attirer, émouvoir (formes essentielles du premier Principe) ; celles de même qui en sont la manifestation, et qui consistent à échauffer, éclairer, produire et opérer (formes appartenant au deuxième et au troisième Principe), peuvent sembler, en partie, extraites des qualités de l'ordre sensible : cependant, malgré les termes de physique ou de chimie, trop souvent mêlés à l'expression des notions les plus élevées, c'est toujours dans un sens immatériel et spirituel que Boehm veut qu'on l'entende ; et c'est aussi dans ses propres aperçus, sans rien emprunter à Paracelse, qu'il a puisé ces notions, qui sont la base de sa philosophie.

Saint-Martin avoue au reste, avec Poiret, que l'auteur est à la fois sublime et obscur, et qu'en particulier son *Aurore* est un chaos, mais qu'elle contient tous les germes développés dans ses *Trois Principes*, et dans les productions subséquentes, sur lesquelles nous ferons peu de remarques.

2. *Les Trois Principes de l'Essence divine*, Paris, an X (1802), 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, composé sept ans après l'*Aurore naissante*, est bien moins informe ; et l'on peut le regarder comme un tableau complet de la doctrine de l'auteur, sauf les éclaircissements et les nouvelles explications que présentent les ouvrages suivants,

Un Précis de l'origine et des suites de l'altération de cette nature, suivant Jacob Bœhm, donné dans le *Ministère de l'homme-esprit* (p. 28-31), montre comment, en voulant dominer par le feu, dans le premier Principe, au lieu de régner par l'amour, dans le second, l'esprit prévaricateur entraîna dans sa chute l'homme, qui lui avait été opposé ; comment, l'homme ayant été absorbé dans sa forme grossière, l'amour divin voulut lui présenter son modèle, pour lui faire recouvrer sa ressemblance, etc.

Saint-Martin dit au reste, avec Poiret, que l'auteur est à la fois sublime et obscur, et qu'en particulier son *Aurore* est un chaos, mais qu'elle contient tous les germes développés dans ses *Trois Principes*, et dans les productions subséquentes.

2°. *Les Trois Principes de l'Essence divine*, Paris, an X (1802), 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, composé sept ans après l'*Aurore naissante*, est un peu moins informe ; et l'on peut le regarder comme un tableau de la doctrine de l'auteur, sauf les éclaircissements et les nouvelles explications que présentent les ouvrages suivants, quoiqu'ils ne

quoiqu'ils ne forment encore qu'une portion de ses Œuvres : **mais elle est suffisante pour en donner l'idée ; et l'œuvre entière ne satisferait pas ceux des lecteurs qui n'auraient pu comprendre les mêmes choses ré[27]pétées et expliquées souvent jusqu'à satiété par l'auteur même.**

3. *De la Triple vie de l'homme*, édition revue par M. Gilbert, Paris, Migneret, 1809, in-8°. C'est sur la manifestation de l'origine, de l'essence et de la fin des choses suivant les *Trois Principes*, qu'est établie cette *Triple vie*, comprenant la vie extérieure et corporelle, la vie propre et interne, et la vie divine, où l'âme entre par une nouvelle naissance, et pénètre dans l'esprit du Christ.

4. *Quarante questions sur l'âme*, etc., suivies des *Six points* et des *Neuf textes*, éd. revue par le même, Paris, 1807, in-8°. Ces questions, **qui roulent sur la nature et les propriétés de l'âme**, avaient été proposées à l'auteur, par un amateur de théosophie, **son maître en chimie**, le docteur Balthazar Walter. **Les réponses sont annoncées comme n'étant point selon la raison extérieure, mais selon l'esprit de la connaissance, d'après les principes dont l'auteur a donné les bases, et dont elles sont une récapitulation.**

Ces **diverses** traductions forment à peu près le tiers des œuvres de Boehm, dont il n'y avait que deux ouvrages traduits jusqu'alors en vieux langage : le 1<sup>er</sup>, la *Signatura rerum*, imprimé à Francfort, en 1664, sous le nom du *Miroir temporel de l'Éternité* ; et le second, à Berlin, 1722, in-12°, intitulé le *Chemin pour aller à Christ*.

XI. *Œuvres posthumes de Saint-Martin*, 2 vol. in-8°, Tours, 1807. On distingue dans ce Recueil :

1. un choix **sagement fait** des Pensées de Saint-Martin, par M. Tournier ;
2. un journal, depuis 1782 (<sup>15</sup>, de ses relations, de ses entretiens, etc., sous le titre de *Portrait de Saint-Martin* fait par lui-même ;
3. plusieurs Questions et Fragments de littérature, de morale et de philosophie, entre autres, **divers morceaux sur la Poésie prophétique**,

forment encore qu'une portion de ses Œuvres.

3°. *De la Triple vie de l'homme*, revu par l'éditeur, Paris, Migneret, 1809, in-8°. C'est sur la manifestation de l'origine de l'essence et de la fin des choses, suivant les *Trois Principes*, qu'est établie cette *Triple vie*, comprenant la vie extérieure et corporelle, la vie propre et interne, et la vie divine, où l'âme [28] entre par une nouvelle naissance, et pénètre dans l'esprit du Christ.

4°. *Quarante questions sur l'âme*, etc., suivies des six points et des neuf textes, revus par le même, Paris, 1807, in-8°. Ces questions, avaient été proposées à l'auteur, par un amateur de théosophie, le docteur Balthazar Walter.

Ces traductions forment à peu près le tiers des Œuvres de Boehm, dont il n'y avait que deux ouvrages traduits jusqu'alors, en vieux langage : la *Signatura rerum*, imprimé à Francfort, en 1664, sous le nom du *Miroir temporel de l'Éternité* ; et le second, à Berlin, 1722, in-12°, intitulé *Le Chemin pour aller à Christ*.

XV. *Œuvres posthumes de Saint-Martin*, 2 vol. in-8°, Tours, 1807. On distingue dans ce recueil :

1. un choix des Pensées de Saint-Martin, par M. Tournier ;
2. un journal, depuis 1782, de ses relations, de ses entretiens, etc., sous le titre de *Portrait de Saint-Martin* fait par lui-même ;
3. plusieurs questions et fragments de littérature, de morale et de philosophie, entre autres, **un fragment sur l'admiration et un parallèle entre Voltaire et J.-J. Rousseau, et un autre entre Rousseau et Buffon**

<sup>15</sup> Il est évident que la date de 1782 est soit une coquille soit une erreur, puisque SM a commencé son *Portrait* en 1789.

sur l'*Admiration*, sur les *Voies de la sagesse*, et les *Lois de la Justice divine* » ;

4. des Poésies où, comme on le pense bien, l'auteur s'attache plus au fond qu'à la forme : *cependant, on trouve, dans le Cimetière d'Amboise, et surtout dans les [28] Stances sur l'origine et la destination de l'homme, des pensées profondes, exprimées avec sentiment et avec énergie;*

5. *enfin*, des Méditations et des Prières, où se peint véritablement l'homme de désir, qui forme des vœux pour que ses semblables recherchent les vraies connaissances, les jouissances pures de l'esprit, en les puisant dans leur propre centre, *et en s'élevant de là vers* la source de la lumière et de *la vie, après* laquelle il *n'avait cessé de* soupirer.

(par Hérault de Séchelles) ;

4. des poésies où, comme on le pense bien, l'auteur s'attache plus au fond qu'à la forme :

5. des Méditations et des Prières, où se peint l'homme de désir, qui forme *de nouveau* le vœu *si souvent énoncé par l'auteur*, pour que ses semblables recherchent les vraies connaissances, les jouissances pures de l'esprit, en les puisant dans leur propre centre, *dans* la source de la lumière et de *l'amour pour* laquelle il avait soupiré.  
Z (anonyme) <sup>(16)</sup>.

---

<sup>16</sup> La signature « Z = Anonyme » dans la Biographie Michaud correspond en fait à Michaud lui-même.